



MAGGIE NELSON

Dure à queer

GENRE, sexualité, maternité... A 44 ans, cette poétesse et essayiste AMÉRICAINE se raconte dans un essai hors normes, qui l'a PROPULSÉE sur le devant de la scène littéraire. Rencontre

« Les mots "Je t'aime" me viennent comme une incantation la première fois que tu m'encules, ma face écrasée contre le sol en ciment de ton appart humide et charmant. Tu gardais "Molloy" près de ton lit et, dans une douche sombre et inutilisée, un paquet de pénis. Que demander de mieux ? » L'auteur de ces lignes, capable de citer Wittgenstein après une scène de sodomie, s'appelle Maggie Nelson. Chemisier strict, chevelure préraphaélite, visage de médaille, cette lauréate de la prestigieuse bourse MacArthur, surnommé le « prix du génie », est en train de s'imposer, à 44 ans, comme une des auteures américaines les plus originales. Dans la lignée de Susan Sontag et de Judith Butler, avec cette même capacité à s'emparer de sujets ultracontemporains – le genre, le féminisme, la violence sexuelle – pour élaborer une pensée complexe, désarçonnant et novatrice. Qu'elle écrive de la poésie, comme son magnifique « Bluets », méditation sur la couleur bleue née d'une rupture amoureuse (à paraître en français en 2019), un essai sur la violence (« The Art of Cruelty ») ou fasse le récit de l'assassinat de sa tante maternelle (« Une partie rouge », sorti en septembre), Maggie Nelson part d'une expérience intime pour tenter ensuite d'en tirer tous les enseignements possibles et les faire rayonner à travers une myriade de réflexions brillantes, souvent tranchantes, telles les multiples facettes d'un kaléidoscope.

Mêlant théorie, critique et autobio-

graphie, la « méthode Nelson » bouscule les genres, à moins qu'elle n'en inaugure un, hybride, inédit. Peut-être que ce qu'elle appelle « life writing », « l'écriture de la vie », s'applique à ses propres écrits. On l'interroge sur ce sujet lorsqu'on la rencontre à Los Angeles, dans un café aux murs recouverts de fleurs séchées du côté de Pasadena, où elle réside. Devant une assiette de porridge, elle hésite un instant : « J'ai longtemps cru, à cause de Roland Barthes, Hervé Guibert ou Emmanuel Carrère, que les Français possédaient une vraie tradition de non-fiction et que je m'inscrivais dans cette histoire littéraire, mais j'ai fini par comprendre qu'il s'agissait en réalité d'un genre assez mineur en France, explique cette francophile revendiquée. Le terme "Mémoires" fait un peu trop présidentiel. Le mot "autobiographie" ne convient pas non plus. Mes textes n'abordent à chaque fois qu'un aspect très particulier de ma vie. »

MARIÉE PAR UNE DRAG-QUEEN



Maggie Nelson à Los Angeles, le 14 décembre.

« Les Argonautes » ne fait pas exception. Ce livre, récompensé par le National Book Critics Circle Award, a propulsé Maggie Nelson sur le devant de la scène littéraire et intellectuelle. Certains ont même voulu y voir l'un des emblèmes de l'ère Obama. Au cœur de ce texte unanimement célébré, présent sur les tables de toutes les librairies de Los Angeles à New York, se trouve d'abord une histoire d'amour. Celle, passionnée, sensuelle et fusionnelle, entre Maggie Nelson et l'artiste Harry Dodge. Quand elle le rencontre en 2007, Maggie Nelson vient de publier « Une partie rouge », où elle scrute son obsession pour le meurtre de sa tante, Jane, tuée en 1969. Elle y raconte également la disparition brutale de son père, un avocat qu'elle admirait, mort d'une crise cardiaque en 1984. Elle avait 10 ans et gardera longtemps rancune à sa mère de ne pas l'avoir laissée voir le

corps. Alors que sa sœur Emily fait les quatre cents coups et s'abîme dans la drogue, Maggie Nelson donne le change, poursuit ses études. Mais souffre en silence de crises d'anxiété. Elle s'installe à New York, vit dans un grenier surchauffé, un futon pour tout mobilier. Écrit de la poésie, enchaîne les petits boulots de serveuse, les relations foireuses, boit beaucoup. Avant de déménager à Los Angeles pour enseigner la littérature. C'est là qu'elle fait la connaissance de Harry. Déflagration. « *Tu as crevé ma solitude* », lui dit-elle.

Au début de leur fulgurante histoire, Maggie Nelson ne sait pas quel pronom utiliser pour parler de son amant. « Il » ? « Elle » ? Harry est « *gender fluid* », ni homme ni femme. « *Je suis un spécial – un deux pour un* », explique le personnage qu'il interprète dans son film « *By Hook or by Crook* ». Mais pour l'état civil, Harry est une femme. Alors quand en 2008 la Proposition 8 menace le mariage entre personnes de même sexe en Californie, Maggy et Harry décident de sauter le pas, de peur de ne plus pouvoir le faire si l'amendement est voté. Le couple échoue à la chapelle Hollywood, des rideaux kitsch et des chandeliers en toc pour toute déco, et une drag-queen « *dans le triple rôle d'hôtesse, de videur et de témoin* ». Une cérémonie de pacotille, mais une union sincère, solide. Harry a déjà un fils. Bientôt, avec Maggie, ils désirent agrandir leur famille. Maggie Nelson raconte les inséminations, son accouchement et la naissance de leur fils Iggy dans des pages à la fois très réflexives et prosaïques. « *Certains hommes, commente-t-elle, ont écrit sur la grossesse de leur femme, décrit leur accouchement. Karl Ove Knaus-gaard par exemple. Mais ce sont toujours des récits de témoins, jamais des récits à la première personne. Les grandes icônes de la littérature comme Virginia Woolf ou Emily Dickinson n'avaient pas d'enfants. La*

maternité vous privait du temps pour écrire. D'autre part, dans un monde des lettres dominé par les hommes, les écrivains pensaient être représentatifs de l'humanité et laissaient de côté ces expériences. Chez moi, je dois posséder peut-être deux livres qui évoquent des accouchements parmi les milliers d'ouvrages qui emplissent ma bibliothèque et je suis heureuse d'en avoir ajouté un. »

Parler des choses, même les plus triviales, autrement. Faire émerger du sens et des questionnements nouveaux à partir d'expériences a priori communes, telle est la tâche que s'assigne Maggie Nelson. Au récit de son accouchement, elle mêle les mots de Harry sur les derniers jours de sa mère. Le début d'une vie et la fin d'une autre se répondent. « *Dans "les Argonautes", il est beaucoup question des limites du langage*, précise Nelson. *Or la naissance et la mort sont souvent considérées comme des expériences qui excèdent les capacités du langage. Je pensais intéressant de voir jusqu'à quel point les mots pouvaient être pertinents. D'autre part, le livre aborde la question de la famille, mais pas uniquement la famille de sang. Je voulais évoquer ce moment déchirant où Harry perd sa mère car, comme on l'apprend ensuite, c'était sa mère adoptive et non sa mère biologique. Il y a une multitude de façons d'être parent et de prendre soin les uns des autres.* »



“TRUMP EST UN

CAUCHEMAR”

C'est la grande force de son propos : déplacer les concepts, les désenclaver des carcans idéologiques pour les faire évoluer, muter. Ainsi, la notion de famille, centrale dans « les Argonautes », n'est pas, chez Maggie Nelson, réductible à l'équation chère à la Manif pour tous : un papa, une maman, des enfants. Elle s'étend bien au-delà des codes hétéronormés, communauté d'esprit plus que partage d'ADN. Nelson s'est bâti une famille intellectuelle à laquelle elle rend hommage en entrelaçant à ses mots ceux des penseurs, philosophes ou poètes qui l'ont nourrie : Gilles Deleuze, Paul Preciado – « *J'adore "Testo Junkie", son histoire d'amour sans concession avec Virginie Despentes* » –, Luce Irigaray, Donald Winnicott, Ludwig Wittgenstein, la poétesse Eileen Myles, Michel Foucault, Allen Ginsberg, l'universitaire Eve Kosofsky Sedgwick (auteure d'« *Epistémologie du placard* ») et bien sûr Roland Barthes. Le livre de Nelson, constitué de courts fragments, lui doit beaucoup, à commencer par son titre. « Les Argonautes » fait en effet référence à un passage de « Roland Barthes par Roland Barthes » où le sémiologue compare celui qui dit « je t'aime » à « *l'Argonaute renouvelant son vaisseau pendant son voyage sans en changer le nom* ». Les pièces du bateau peuvent être remplacées à travers le temps, le bateau s'appelle toujours Argo. Cette image cristallise la pensée mouvante de Maggie Nelson, sa conception de l'identité, non pas figée, statique, mais en perpétuelle métamorphose. Son style même épouse cette philosophie en mouvement, passant du hard à l'ardu, du cru au QI. Dans de très belles pages, elle évoque ainsi ce qu'elle nomme l'été des « *corps changeants* ». C'est en 2011, en Floride. Elle est enceinte d'Iggy depuis quatre mois. Harry prend de la testostérone depuis six mois, « *deux animaux hu-*

mains en cours de transformation l'un auprès de l'autre, témoins sans pression du changement de l'autre ». Lors de ce voyage, Harry s'apprête à subir une double mastectomie. Quand on aborde avec elle cette opération, Maggie Nelson tient à être le plus claire possible. « *Harry ne s'identifie pas comme une personne transsexuelle qui serait aujourd'hui un homme, insiste-t-elle. Harry, comme beaucoup d'amis autour de moi, a subi cette opération pour résoudre un problème qu'il éprouvait depuis longtemps, mais ce problème n'était pas de ne pas être un homme. C'est un point sur lequel je ne veux pas qu'il y ait de confusion car j'ai pris soin d'utiliser ses propres mots dans mon livre. Il me semble essentiel de respecter les mots que les gens emploient pour parler d'eux-mêmes plutôt que de tenter de plaquer un discours que l'on croit correspondre à ce qu'ils vivent.* » Toujours ce rapport d'intransigeante honnêteté au langage. Maggie Nelson cherche constam-

ment le mot juste, la nuance la plus à même de restituer l'éclat de réel qu'elle observe et dont elle veut rendre compte. Pour cela, elle part en quête d'une troisième voie, ce « neutre » dont parlait Barthes, une façon en tout cas de dépasser les oppositions stériles dans lesquelles s'enferment et se replient trop de discours.

Comme Harry refuse d'avoir à choisir entre le féminin et le masculin, Maggie Nelson tente elle aussi d'éviter les pièges d'une pensée binaire. Celle qui voudrait par exemple que l'on ne puisse pas être mère et écrire un essai sur la cruauté, ainsi que le lui fait remarquer un homme au cours d'une lecture. Celle encore qui juge la maternité incompatible avec une forme de radicalité *queer*, transgressive et sexuellement inventive. Une pensée tout en oscillations et en tremblements qui tranche avec le climat ambiant de débats extrêmement pola-

risés et de jugements péremptaires énoncés en 140 signes. Encore plus dans l'Amérique de Trump, président qui tweete plus qu'il ne pense et dont les premières mesures ont consisté à s'en prendre aux personnes transgenres dans l'armée. Maggie Nelson ne peut pas prononcer son nom sans une moue de dégoût. « *C'est un cauchemar* », assène-t-elle. Elle a participé à la Marche des femmes à Washington au lendemain de l'élection de Trump, s'est rendue à l'aéroport de Los Angeles pour protester contre le *Muslim ban* et n'a pas réellement réussi à écrire pendant presque un an, l'esprit trop accaparé par cette nouvelle donne conservatrice. Mais elle s'est remise au travail. « *Un livre plus politique* », glisse-t-elle. Qui pourrait bien devenir, cette fois, le symbole de la lutte anti-Trump. ■

par Elisabeth Philippe

ENCADRÉS DE L'ARTICLE

“ **LES ARGONAUTES**, par Maggie Nelson, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Michel Thérout, Editions du Sous-Sol, 240 p., 19,50 euros.

“ **BIO Née en 1973 aux Etats-Unis, MAGGIE NELSON, professeure de littérature à l'Université de Californie du Sud, a commencé par écrire de la poésie, notamment le recueil « Bluets » avant de s'illustrer dans la non-fiction avec « Une partie rouge » sur le meurtre de sa tante, puis « les Argonautes » sur son histoire d'amour et la question du genre.**

L'OBS dans La DISPUTE,

Retrouvez tous les jeudis



produite par Arnaud Laporte de 19h à 20h sur France Culture.

